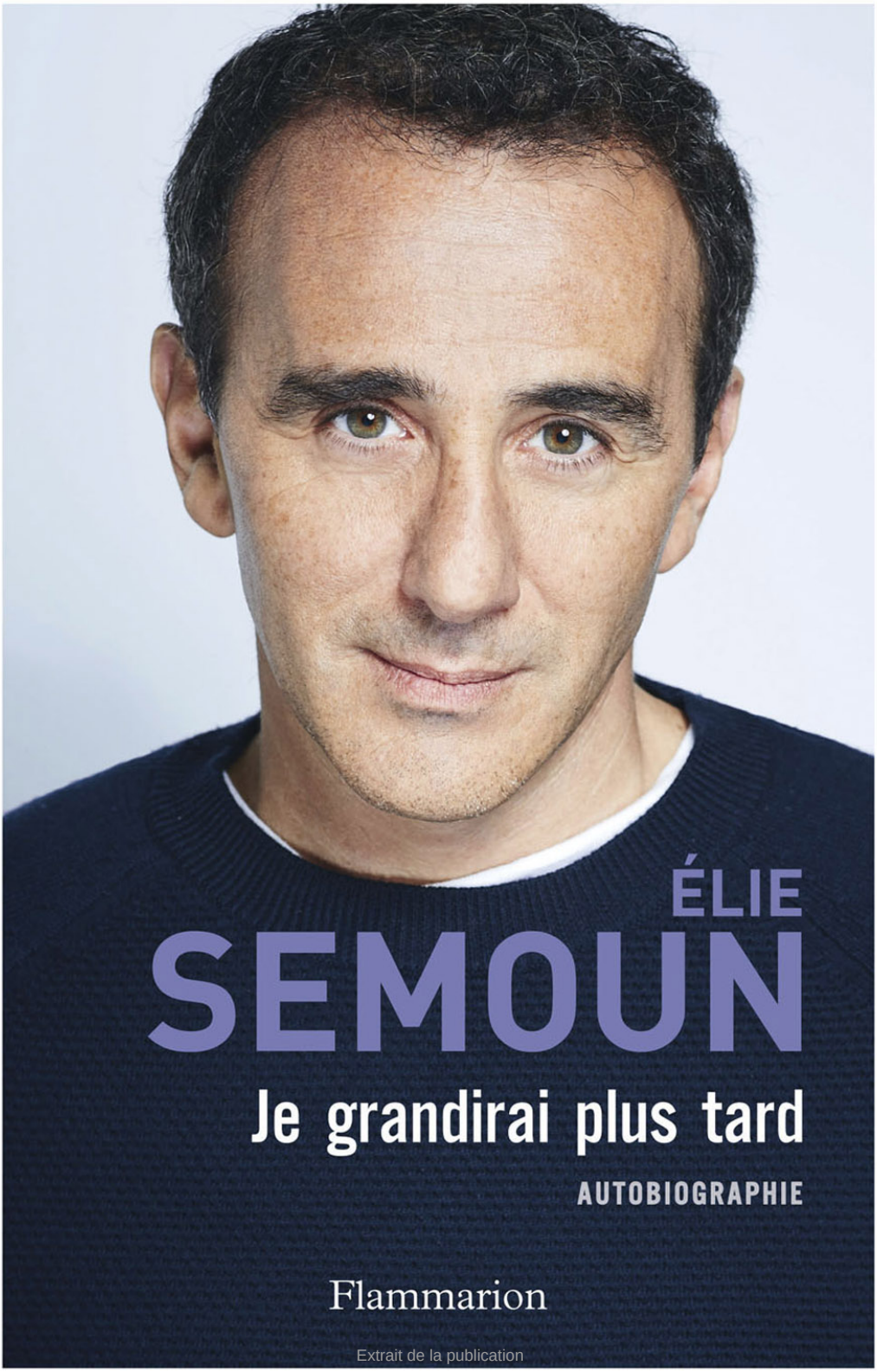

ÉLIE

SEMOUN

Je grandirai plus tard

AUTOBIOGRAPHIE

Flammarion

Extrait de la publication

ÉLIE SEMOUN

Je grandirai plus tard

Ma vie est-elle assez passionnante pour l'écrire noir sur blanc ?

Pendant plusieurs mois, je me suis fait violence pour extirper les souvenirs enfouis, pour chercher des anecdotes, raconter mes amitiés, mes amours, mes douleurs, mes rencontres… Quand on a mis tant de passion et d'efforts à inventer d'autres vies pour cacher la sienne, il est difficile de tomber le masque.

Aujourd'hui, je me rends compte que j'avais des choses à partager et que je l'ai fait avec une grande sincérité. Je ne peux rien faire autrement.

Je me dévoile pour vous.

Flammarion

13-IX Création Studio Flammarion Portrait d'Élie Semoun par Pascal Ito © Flammarion

Je grandirai plus tard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Élie Semoun
Avec la collaboration de Sophie Brugeille

Je grandirai plus tard

Autobiographie

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2354-4

Avant-propos

— Oui bonjour, pardon de vous déranger, vous êtes Élie Semoun ?

— Attendez, je vérifie… Oui, c'est bien moi.

— J'ai eu vos coordonnées par votre attachée de presse et je voudrais vous faire une demande particulière. Je vous contacte de la part des éditions Flammarion qui aimeraient publier votre autobiographie…

— Mon autobiographie ? Mais ça va intéresser qui ? Et puis je ne suis pas encore mort ! C'est pressé ? Vous ne pouvez pas attendre une quarantaine d'années, on se recontacte à ce moment-là ?…

Un an plus tard, me voici rédigeant l'avant-propos… Et pourtant je ne suis pas à l'article de la mort, je n'ai pas été pris en otage, je ne participe pas à une émission de télé-réalité, je n'ai pas fait de prison, je ne me présente pas aux

Extrait de la publication

élections… Rien qui justifierait une autobiographie et encore moins à mon âge ! Je me demande parfois pourquoi j'ai accepté, tellement je doute. Ma vie est-elle assez passionnante pour l'écrire noir sur blanc ?

Malgré tout, après six mois d'entretiens quasi hebdomadaires, où je me suis fait violence pour extirper les souvenirs enfouis, pour me remémorer des anecdotes, raconter mes amitiés, mes amours, mes douleurs, mes rencontres, je me rends compte aujourd'hui que j'avais des choses à partager.

J'ai créé un monde imaginaire qui m'arrange bien mieux que le quotidien, son agressivité, sa bêtise, son ignorance, sa cruauté, qui heurtent la sensibilité d'un artiste ou d'un enfant, pour moi cela revient au même.

Quand on a mis tant de passion et d'efforts à inventer la vie des autres pour cacher la sienne, il est difficile de retirer son masque. Pourtant, je me suis livré au jeu des confidences avec une grande sincérité. Je ne peux rien faire autrement.

Extrait de la publication

Chapitre 1

Telle est la vie des hommes : quelques joies très vite effacées par d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants.

MARCEL PAGNOL

Extrait de la publication

Parquet, moulures, cheminées, l'ambiance est cosy, la déco est chaleureuse… Élie m'a donné rendez-vous chez lui, dans son nouvel appartement parisien. « J'avais besoin de sémouniser l'endroit, j'ai tout décoré moi-même, j'adore ça », m'explique-t-il. Les objets vintages côtoient des pièces plus design. Au mur, un tableau représentant une tête d'éléphant bleu Klein nous regarde. « Il est beau, hein ? J'aime beaucoup ce bleu. » Élie s'est créé un cocon, bulle de douceur dans laquelle il peut être lui-même. Il s'excuse : des ramoneurs doivent arriver d'un moment à l'autre pour vérifier les conduits. En attendant, on entre de plein fouet dans le drame de sa vie : la mort de sa maman quand il était enfant…

J'ai su que ma mère était morte, sur le parking de la place de France à Massy. Nous étions chez le coiffeur, que mon frère et moi détestions, car on en ressortait avec la même coupe que Jeanne

Extrait de la publication

d'Arc. Mon père venait de lui annoncer. La réalité de sa mort, c'était ce jour-là.

Les gouttes d'eau qui coulaient sur le pare-brise de la voiture, quand nous sommes repartis, suivaient un chemin invisible, le même que sur mes joues d'enfant. À partir de ce jour-là, ma vie n'a plus jamais été la même.

Tout ce qui s'est passé avant l'annonce est très nébuleux. C'est l'été, nous sommes réunis dans la maison de ma tante Denise, à Antony. Mon père me prend à part, son visage a perdu son expression habituelle et en a adopté une que je ne connais pas. Je suis grand maintenant, j'ai onze ans. « Tu dois être courageux, maman est morte. » Est-ce que papa a prononcé cette phrase de film ou bien la scène était-elle silencieuse ? Tout est noyé dans un brouillard. Mon cœur se fige, mon corps s'agite, je regarde furtivement autour de moi. Je me sens observé. J'ai l'impression que mon cousin Serge est caché, là, juste derrière le rideau rouge de l'entrée. Pudique, orgueilleux, peut-être, je ne veux pas qu'il assiste à la scène. Est-il là ? Ou bien est-ce une illusion de ma part, je ne le saurai jamais. Ne pas pleurer, ne pas crier, ne surtout pas se donner en spectacle. Pas maintenant, en tout cas…

Ensuite, je me vois très seul, comme extérieur à l'agitation ambiante. Toute la famille me regarde la tête un peu penchée, les yeux embués, on m'embrasse, je me laisse faire. Je sors jouer au foot avec Serge, il me dit : « Plus jamais je ne te ferai du mal. » Je suis étonné par cette phrase incongrue et touchante, une des rares dont je me souvienne. Je ne réalise pas ce qui m'arrive. Je ne savais pas qu'une maman pouvait mourir, du moins pas la mienne, je n'y avais jamais pensé. Il y a quelque chose de surréaliste, de pas naturel là-dedans…

Maman est morte et je ne peux pas la voir. On me dit qu'elle est déjà inhumée. Que c'est mieux comme ça, les enterrements, ce n'est pas pour les enfants.

Ah bon ? Je croyais que j'étais grand, il faudrait savoir. La dernière fois que j'ai vu ma mère, c'était trois jours plus tôt, à l'hôpital. Elle était malade, c'était venu d'un coup. Une hépatite, je crois. J'ai cru comprendre qu'elle l'avait attrapée suite à des injections de fortifiants dans un dispensaire, chez des religieuses. Ce jour-là, je lui avais rendu visite avec papa et mon frère Laurent, dix ans. Notre petite sœur Anne-Judith, cinq ans, avait été envoyée chez notre tante Colette. Au bout d'un moment, nous étions sortis de la chambre pour laisser nos parents seuls. Quelques minutes plus

Extrait de la publication

tard, j'étais retourné sur mes pas, et j'avais ouvert la porte d'un coup, sans frapper, avec l'espoir de découvrir quelque chose. Mais rien : leurs deux têtes s'étaient tournées vers moi, calmement. Mon cœur cognait fort, mes lèvres étaient sèches, j'avais pris un air détaché pour articuler : « Ça va ? ». Ils m'avaient répondu : « Ça va… »

J'avais refermé la porte, déçu. C'était faux, bien sûr.

Contrairement aux adultes, les enfants ne croient jamais aux mensonges. J'aurais voulu qu'on me dise que non, ça n'allait pas du tout. Que ma maman allait mourir. Et que je n'allais plus jamais la revoir. Alors, j'aurais peut-être pu me jeter dans ses bras. Lui dire que je l'aimais. Elle m'aurait une dernière fois appelé « mon petit prince », des mots qu'on regrettera de ne jamais avoir dits, et ceux qu'on regrettera de ne jamais avoir entendus.

La sonnette retentit, Élie bondit hors du canapé : « C'est les ramoneurs ! » Sauvé par le gong… L'arrivée de ces deux grands gaillards ramène un peu de légèreté. Ils le reconnaissent, lui disent pour plaisanter qu'il ressemble beaucoup à quelqu'un de la télé. Élie est gêné, les ouvriers tentent de le faire rire en prenant la voix de Kévina. Élie sourit poliment, l'un

des hommes lui avoue qu'il aimerait lui aussi être comédien. « Acteur ramoneur, ça sonne bien en tout cas ! » On nous déloge du salon, parce qu'il va y avoir de la fumée. Nous voilà dans une chambre, lui sur un bout de lit moi juste en face, sur une chaise. On se croirait chez un psy. Au moment où Élie s'apprête à reprendre son récit, le son d'un cor de chasse retentit, là, tout près. C'est la sonnerie de portable de l'un des ouvriers. Fou rire nerveux. Allez, on se concentre, je voudrais qu'il continue…

Quand on me demande pourquoi je suis devenu humoriste, la seule réponse qui me vienne est : « Parce que ma mère est morte. » Là, j'observe toujours un temps d'hésitation chez mon interlocuteur, voire un peu d'effroi. Je suis sérieux ? Oui, ça m'arrive. Je ne sais pas répondre de façon maligne et détournée à cette question. Bien sûr qu'avant de perdre ma maman, j'aimais déjà bien faire rire les gens : dans la famille, l'humour est un art de vivre, une élégante façon de faire face à l'adversité. Mon père a toujours eu l'esprit narquois et la repartie teintée de cynisme, comme beaucoup de gens originaires du Maroc. À mon sens, ce n'est pas un hasard si Jamel, Gad ou moi-même faisons partie des humoristes préférés des Français. Les Marocains, qu'ils soient ouvriers, serveurs ou hommes d'affaires, ont naturellement

Extrait de la publication

le sens de l'humour. Mon héritage vient de là, j'en suis certain. Mais aurais-je été celui que je suis aujourd'hui, si ma mère n'avait pas disparu si vite ? À l'évidence, non.

Mon destin est le fruit d'un arrangement. Je pense souvent au personnage d'Eddie Anderson dans le film d'Elia Kazan, *The Arrangement*, riche publicitaire marié et heureux qui, suite à un accident de voiture, rejette le présent, se mure dans le silence et se débrouille autrement pour communiquer. Une forme de pacte avec la réalité, une couverture de survie. En ce qui me concerne, j'ai dû m'arranger avec une douleur qui n'a jamais trouvé de porte de sortie. Elle est toujours là, tapie quelque part au fond de moi, et pour qu'elle ne se réveille pas, mon inconscient a tout organisé : il a méticuleusement effacé les onze premières années de ma vie.

En pensant à ce livre, j'ai voulu me souvenir. Restituer des scènes de bonheur, des odeurs, des sensations de l'enfance. Et j'ai réalisé qu'il ne me restait que des miettes. C'est déstabilisant, presque angoissant. J'ai l'image de moi avec un grand chapeau de paille tirant un cheval en plastique au milieu d'un jardin, tel un petit personnage de Sempé, un peu ridicule, perdu dans l'immensité de la vie. Je me vois aussi dans le

Extrait de la publication

long couloir de notre appartement à Antony, avançant prudemment vers le berceau de ma petite sœur tout juste née. De ma mère, j'ai seulement un flash : je la vois en train de débroussailler le terrain de la maison de campagne, s'épongeant le front en sueur du revers de la main. Elle a les cheveux tirés sous un foulard, comme Romy Schneider dans *L'Important, c'est d'aimer*, d'Andrzej Zulawski. Le pire, c'est que, même si cette scène est réelle, je l'imagine encore comme une fiction.

Finalement, c'est en voyant *L'Incompris*, de Luigi Comencini, que j'ai réalisé que ma réalité pouvait être celle d'une fiction. L'histoire d'un homme qui perd sa femme et ne l'annonce à son fils aîné qu'après l'enterrement, en lui demandant de ne surtout rien dire à son petit frère. L'histoire d'un père qui pense son enfant insensible et le fige dans une douleur muette et destructrice, parce que incomprise. L'histoire de ma vie, donc. Impossible de voir ce chef-d'œuvre sans pleurer, sans voir Laurent, sans entendre mon père me reprocher d'être turbulent, sans nous imaginer partant en forêt tous les deux, perdus comme le sont les enfants dans des mondes imaginaires.

Les similitudes sont troublantes : dans le film, le garçon trouve un enregistrement de la voix de sa mère et à trop l'écouter en cachette, il efface

malencontreusement la bande. Moi aussi, j'avais une cassette avec la voix de ma mère. Je l'ai perdue. Moi aussi, je devais taire la mort de notre maman à ma petite sœur, et je n'ai pas tenu plus de quelques jours. Nous passions le mois d'août en Bretagne chez ma tante Colette, Anne-Judith jouait dans une tente installée dans le jardin, je suis entré et je lui ai révélé ce que mon père ne savait pas encore exprimer. Je crois me souvenir qu'elle a beaucoup pleuré. J'étais à la hauteur du rôle que l'on m'avait attribué : le petit rigolo insensible qui se débarrasse de la vérité.

Quelques années plus tard, mon frère et ma sœur ont voué un culte à notre mère, allant à la rencontre de ceux qui l'avaient connue, couvant précieusement les objets qui avaient échappé au grand nettoyage par le vide de mon père, ultime preuve qu'elle avait bien existé, que nous ne l'avions pas rêvée : un sac en cuir, une mèche de cheveux dans une enveloppe, une poche plastique avec des bigoudis, un foulard troué, une étole jaune pâle… Leur façon à eux de faire leur deuil, comme on dit. Je hais cette expression, c'est peut-être pour ça que je n'ai toujours pas fait le mien…

Et puis il y a cette lettre, aussi. La dernière, celle que maman a envoyée à sa sœur en Hollande, juste avant de tomber dans le coma :

Vendredi 2 août 1974,

Je suis clouée au lit depuis samedi dernier, avec interdiction formelle de le quitter et d'ailleurs, impossibilité de contourner l'interdiction. J'ai accroché Dieu sait où une hépatite carabinée… Voilà je me suis bien débrouillée pour gâcher les vacances de tout le monde. Depuis qu'il est en vacances, Paul ne cesse de faire des courses, de préparer les repas, conduire les enfants à la piscine car nous avons du beau temps au parc de Sceaux. Et avec le sourire SVP ! […]

Heureusement, Anne n'est pas là, elle est beaucoup plus encombrante que les garçons qui se débrouillent tout seuls et ne nous donnent plus de mal. N'empêche qu'elle nous manque cette petite bonne femme et si tout va bien Paul ira la chercher la semaine prochaine.

À propos de Laurent, je voudrais vous redire qu'il a fait un excellent voyage et je crois que c'est la première fois qu'il nous quitte et revient enchanté. Jusque-là c'était le camp scout ou les sports d'hiver d'où il ne revenait pas heureux pour ne pas dire malade. Merci encore.

Élie ne s'est pas plaint de sa solitude, nous l'avons dorloté comme un fils unique, nous sommes allés sur le terrain avec des amis, bref il était tout à fait épanoui. […]

Extrait de la publication

Grosse bise de Paul, Élie, Laurent et Denise, la Chinoise[1] *(sans les yeux bridés).*

Denise Semhoun est morte à l'âge de trente-sept ans, le 15 août 1974. J'attends toujours qu'elle vienne me dire au revoir.

À partir de là, mon père s'est transformé en « Manpa », comme dit joliment ma sœur… Alors qu'il venait d'enterrer sa mère et sa femme à un mois d'intervalle, il a dû gérer seul ses trois enfants, aménager ses horaires à la Poste pour pouvoir être à nos côtés après l'école, nous aider pour les devoirs, nous préparer à dîner… Il faisait de son mieux.

Peu de temps après le décès de maman, il a voulu nous faire des escalopes panées, et il a confondu la farine avec le sucre glace. C'était immangeable, mais le cœur y était.

Je sais combien il a dû prendre sur lui pour ne pas nous montrer son désarroi, faire bonne figure. Écartelé entre sa vision du rôle autoritaire du père et la fonction, selon lui, plus rassurante de la mère, il s'emmêlait souvent les

1. Cette remarque fait allusion à son teint jaune lié à l'hépatite.

Extrait de la publication

pinceaux : quand nous faisions des bêtises, il nous criait dessus très fort puis, cinq minutes plus tard, il venait nous prendre dans ses bras pour nous faire un câlin. Sans doute se sentait-il coupable. Sauf que son comportement était très déroutant pour moi, qui ne savais jamais, du coup, comment accueillir ses soudains accès de tendresse.

Ma sœur a une vision assez juste de notre « quartet » d'alors :

« Notre famille s'est construite autour de nous quatre, les trois gars et moi. On est devenu une équipe, Laurent au ménage, Élie à la glande, papa au boulot et moi aux courses avec mon père une fois rentré du bureau de poste. »

J'avoue, j'étais sans doute celui qui en faisait le moins à la maison. Mais c'est surtout parce que dès que je le pouvais, je m'échappais. Je ne fuyais pas tant les tâches ménagères que cet appartement empreint de l'absence de ma mère. J'avais besoin d'air, et de mes copains. Ils étaient essentiels à mon équilibre, même si nous ne faisions rien d'exceptionnel ensemble. Comme ils avaient tous des maisons avec jardin, contrairement à nous qui habitions dans une cité à Antony, nous passions des après-midi dans l'herbe à

Extrait de la publication

discuter, rire, jouer… L'hiver, nous regardions des films à la télévision, les uns chez les autres. Et, plus tard, gare à celui qui s'avisait de regarder ma sœur ! Quand elle est tombée amoureuse de Philippe, je me suis mis en colère, il n'était pas question qu'il se passe quoi que ce soit entre eux. Elle m'écoutait, mais elle me disait : « Mon frère, ce Sicilien ! »

Quand elle a commencé à ramener ses copines à la maison, là, je me suis radouci. Parce qu'évidemment, moi, je ne me suis pas gêné pour sortir avec certaines d'entre elles…

Je reconnais, j'ai toujours été très protecteur avec Anne-Judith, même si, aujourd'hui, les rôles se sont un peu inversés. Récemment, elle m'a rappelé combien je l'aidais pour finir la grande côte de Verrières-le-Buisson en la poussant jusqu'au bout, une main dans le dos. J'étais avant tout un grand frère aimant.

Lorsque j'étais contraint de rester dans notre appartement, je m'enfermais dans ma chambre, avec la musique à plein volume. Laurent et Anne-Judith se soulageaient par la parole, je me coupais de tout ce qui pouvait remuer ma douleur.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELIN000347.N001
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication